

Ontologie et expérience

WILHELM SZILASI

Universität Freiburg i. Br.

La philosophie du siècle dernier est tenue en tension par le problème de l'expérience. Depuis Kant, la subjectivité de l'expérience et son rapport rien qu'au phénomène sont devenus un dogme pour la métaphysique. Par suite les tentatives faites pour sauvegarder la réalité de l'expérience, tentatives du positivisme par exemple, ou du réalisme critique, ou encore du matérialisme dialectique, sont hostiles à la métaphysique. Ces deux courants d'ailleurs, le courant métaphysique comme le courant anti-métaphysique, sont aux prises avec des difficultés insolubles mais cependant inévitables. Elles sont dues au manque d'une distinction fondamentale entre l'expérience naturelle, qui est unique, et les nombreux domaines qui, pour l'homme envisagé comme être vivant, sont ceux de l'expérience non-naturelle. Un indice caractéristique de ce manque de distinction, c'est la compénétration des éléments appartenant aux différents domaines.

Husserl a eu présent à l'esprit cette distinction sans toutefois l'amener à sa pleine efficacité. Il nomme l'expérience naturelle: l'expérience intérieure *au monde de la vie*. En effet l'expérience naturelle est celle qui appartient à notre organisation d'êtres vivants aux sens biologique du mot. Nous vivons dans cette expérience et par son intermédiaire. Elle possède une étendue et une variété sans bornes qui s'expriment l'une et l'autre dans l'œuvre des poètes et des philosophes, chez Montaigne par exemple, ou plus récemment chez Dilthey. Celui-ci fut le premier à chercher les limites et les relations systématiques qui embrassent l'expérience naturelle de l'homme historique, de l'homme social, de l'homme agissant, de l'homme créateur, de l'homme poète. Husserl, lui, chercha à explorer l'ontologie de l'expérience naturelle, bien qu'il ne soit pas arrivé à s'émanciper des limites du Kantianisme.

Ontologie n'est pas expérience naturelle. L'expérience naturelle est dirigée aux objets, aux vécus, aux passions et actions, au choix immédiat dans l'usage des choses, à la préférence ou à la fuite, à la saisie ou au rejet de ce qui s'offre à nous, à son refus ou à l'appréciation. Pour fixer les termes, nous parlerons en ce cas d'expérience ontique. Les choses viennent à notre rencontre en tant que telles; elles ont une riche qualité de contenu, rendue encore plus chatoyante par les effets de lumière du sentiment ou de l'imagination. Aussi a-t-on solidement admis que sous toute cette richesse la réalité était masquée au point d'en devenir inaccessible; et c'est en ce sens que l'expérience ontique, c'est-à-dire naturelle, est dite subjective. Mais subjective elle l'est au contraire en un sens plus élevé et justement en tant qu'elle fonctionne en un sens de réalité. Nous ne caractériserons correctement cette expérience comme expérience "subjective" qu'à la condition d'entendre par sujet la *réalité que nous sommes nous-mêmes*. Est subjective cette expérience unique, cette expérience insigne qui, dans la plénitude de sa richesse et de sa diversité, nous appartient en propre, en tant qu'êtres vivants naturels. La réalité du sujet est donc "subjective" ou plus correctement "de nature subjective", et l'expérience "subjective" est tout ce qu'embrasse cette réalité. Nos expériences ne sont pas celles des phénomènes, mais plutôt de la totalité de notre réalité mondiale (*umweltlich*) et historique. Le mot "phénomène" n'implique que la comparaison avec d'autres expériences. Par contre l'expérience naturelle est essentiellement unique, elle est l'unique expérience ontique dont nous disposons. Mais elle est unique aussi en ce sens qu'elle n'appartient qu'à nous, à nous: êtres vivants humains. Lorsque nous parlons du monde ambiant des animaux (*Umwelt der Tiere*) nous posons comme si l'expérience naturelle des animaux correspondant à leur réalité subjective, pouvait nous être accessible dans notre expérience naturelle propre. Mais vous savez à quelles difficultés conduit une telle supposition. Uexküll ne pouvait décrire le monde empirique des animaux qu'au moyen des catégories kantiennes.

L'un des desseins de Heidegger, dans *Sein und Zeit*, était d'y faire paraître la réalité du sujet que nous sommes et de l'y faire paraître dans la totalité des schémas projectifs transcendants qui appartiennent en propre à la réalité du sujet et qui ne sauraient être interprétés autrement que comme tels, c'est à dire avant tout comme caractères réels. Mais ce mode de présentation, "l'analyse existentielle" comme

la nomme Heidegger, n'est absolument pas une expérience naturelle, elle est l'ontologie de l'expérience naturelle. L'ontologie n'est pas expérience de l'étant (*Seienden*) mais expérience des modes d'être, de l'assemblage des moments et des schémas structuraux de l'être. Elle est expérience des modes d'être de l'existence humaine (*Dasein*). Cela signifie que dans la structure compositionnelle réellement connaissable de la réalité nommée "existence humaine", l'ontologie examine les formes et les règles de la connexion de ses moments si variés que nous indiquions plus haut. C'est cette structure cohérente qui rend compréhensible la complexion multiple, la régularité d'ordonnance et la cohésion interne des expériences et des conduits ontiques naturels. Elle révèle l'organisation du monde humain "naturel", c'est à dire la structure dispositionnelle de l'existence humaine, dans laquelle est impliquée aussi pour l'homme l'autorisation de disposer d'une nature qui lui est "naturellement" accessible, et par là de se transformer soi-même, de même que la nature.

Cette étude ontologique systématique et conséquente est rendue possible par ce fait que l'expérience ontique naturelle enferme en elle des moments non explicités d'expérience ontologique. Plus exactement: toute expérience ontique, c'est à dire naturelle, est pénétrée d'une expérience touchant les modes d'être et les indices constructifs que comporte en elle-même l'expérience ontique en question. Reconnaître de telles particularités, voilà le rôle de la "différence ontologique". Cette désignation nous vient de Heidegger, ainsi que l'application de la méthode à plusieurs tâches par lui exposées. Mener à bien cette "différence", s'en servir de façon conséquente et exhaustive, est un travail extraordinairement difficile, et tout particulièrement lorsqu'il s'agit d'étudier l'expérience naturelle psychologique, historique, sociale, artistique, car ces expériences occupent complètement nos facultés d'empirisme. Ce qui nous est le plus proche nous attire avec le plus de violence. Aussi notre expérience va-t-elle toujours de nouveau se perdre dans le contenu ontique au lieu de se maintenir au niveau de l'expérience des relations ontologiques. Mais l'expérience de la réalité du sujet, tout comme celle de la subjectivité dans son agir naturel, ne sont garanties que par l'expérience ontologique rigoureuse.

Mais c'est notre chance que l'existence humaine comporte une possibilité essentielle et inestimable, celle de connaître des domaines

de l'être qui ne sont pas ses domaines naturels, et de les connaître par un mode d'expérience qui ne risque pas de les altérer en les sécularisant, c'est à dire en les contraignant à s'adapter aux formes de l'expérience naturelle. A vrai dire, lorsque nous parlons d'"expérience non naturelle", nous n'entendons pas "expérience anti-naturelle". Il ne s'agit que de fixer les termes. En fait il appartient bien à la "nature humaine" de transcender continuellement les limites de la vie. La désignation d'"expérience non naturelle" signifie seulement "expérience ontologique". (Le "non" exclut la richesse, la variété de l'ontique, mais non pas la naturalité, encore moins la réalité). Positivement elle embrasse les expériences se rapportant aux modes essentiels et des formes constitutives appartenant à des domaines de l'être totalement différents les uns des autres par leur structure.

L'aptitude qui nous est donnée d'atteindre par l'expérience des domaines de l'être qui nous sont étrangers n'est autre que la science. Il y a des sciences "descriptives" c'est à dire des sciences qui collectionnent les expériences ontiques naturelles: ainsi la psychologie descriptive, l'anatomie, la zoologie, la géographie, etc. On pourrait même dire que chaque science se meut tout d'abord dans le domaine objectif qui lui est accessible au sein du contexte naturel. Et pourtant, ce qui lui confère son caractère de science, c'est bien l'ontologie qu'elle contient à l'état latent. La science atteint sa culmination propre au moment où elle devient *Théorie*, c'est à dire pure expérience ontologique des modes d'être et des structures des connexions appartenant à des domaines de l'être inaccessibles à l'expérience naturelle, domaines nombreux, mais aussi domaines différents les uns des autres et même irréductibles les uns aux autres. Nous possédons par exemple une ample moisson de connaissances naturelles sur les animaux, dans la mesure où ils entrent dans notre domaine d'être naturel et lui appartiennent. Mais ces connaissances réelles portent sur notre propre domaine d'être naturel, et non sur la réalité du domaine d'être animal. Grave erreur, si nous l'oublions: *la réalité des domaines d'êtres animaux, c'est dans la théorie que nous la connaissons*; la théorie fait l'expérience de la structure connexive et du mode de cohérence des moments constitutifs de l'être animal dans son unité schématique.

L'objet de la biologie théorique n'a rien d'ontique, rien qui s'apparente à l'expérience naturelle ou lui soit analogue. Nous ne pouvons rien déclarer sur le vécu des animaux, sur leur volition, sur

la connaissance qu'ils ont d'eux, sur leurs points de vue. Lorsque nous nous oublions à parler d'observations de ce genre, c'est de *nos propres* expériences naturelles que nous parlons, à l'intérieur desquelles la structure de l'être animal joue le rôle de "phénomènes" déterminés. La méthode de recherche a donc besoin d'être radicalement renversée. Permettez-moi de vous rappeler les dernières études du grand zoologue von Frisch concernant la danse des abeilles. Il y voyait à l'origine un langage des abeilles, une communication, des possibilités d'expression qui varieraient spontanément. L'examen poursuivi entretemps ne révéla rien d'ontiquement anthropomorphique, mais montra au contraire une pure unité constructive et les possibilités inhérentes à celle-ci de ranger sous sa loi les divers moments qui la composent: par exemple la lumière polarisée, la liaison constante entre le mouvement chorégraphique et les différentes directions de la lumière polarisée, c'est à dire entre l'accommodation des mouvements chorégraphiques et l'orientation du plan de danse par rapport à ces directions.

On constatera sans difficulté l'importance énorme de ce résultat; au lieu d'un récit fondé sur l'analogie subjective, c'est à la description du contexte réel dans sa réalité que l'on aboutit. La réalité incontestable de ces positions, c'est grâce à l'expérience propre de l'ontologie que nous l'atteignons. La construction de cette expérience ne présente à aucun moment ces aspects qu'autoriserait la confrontation de la réalité et du phénomène de l'expérience naturelle. La configuration des moments de l'être est telle que la science la décrit. Et puisqu'avec son mode d'être c'est la *contribution* d'un étant au système total qui est réel, cette expérience est indépendante de la détermination ou de l'interprétation subjective des étants en question. Aussi la science renonce-t-elle à la plénitude ontique. Mais en revanche, elle ne nécessite pas, par là même, une justification du caractère réaliste de sa fonction.

Ce qui concerne la physique moderne, nous sommes actuellement témoins d'une transformation remarquable de sa méthode et des très impressionnants résultats de ses recherches. Mais nous rencontrons aussi les plus grandes difficultés, lorsque nous voulons transposer les expériences ontologiques de la théorie dans le langage de l'expérience mondiale naturelle. La physique moderne use d'une langue exclusivement mathématique. Elle ne saurait employer la langue chargée d'associations, saturée de vécu, déterminée par le sentiment, qui est la

langue naturelle, c'est à dire la langue de l'expérience naturelle. Mais quant à la langue mathématique elle n'exprime que des expériences ontologiques portant sur les diverses structures d'êtres. Rien d'étonnant d'ailleurs, si ces structures d'êtres sont totalement différentes. L'expérience naturelle, elle aussi, découvre des réalités mondiales différentes, dont la comparaison conduit à l'absurdité. Pour la physique moderne la structure de mouvement du mobile est un tout autre mode d'être que la structure de matérialité de la matière. Mais le fait que ces deux domaines d'être soient complémentaires, révèle bien l'unité logique, la richesse et l'efficacité de l'expérience ontologique, sur laquelle jusqu'ici nous avons tout aussi peu de connaissances exactes que sur l'étendue de l'expérience naturelle.

Il s'ensuit pour la philosophie deux tâches également passionnantes: explorer l'ontologie de l'expérience naturelle et scruter celle de l'expérience non naturelle. Le temps limité qui m'est imparti ne me permet pas d'étudier plus amplement ce dernier point. Je voudrais seulement insister sur ceci: la preuve de la réalité de nos expériences différentes nous trace une voie inéluctable, si nous tenons à cette *disparité*, mais aussi, et sans qu'il soit besoin de croire au miracle d'un être et d'un connaître qui seraient branchés en parallèle, sans user du subterfuge hypothétique d'une "connaissance miroir du réel", sans faire fond dogmatiquement sur des présuppositions non justifiées, elle nous ouvre une perspective réjouissante: celle de nous retrouver "chez nous" dans ce tout que nous appelons univers, et, en tant que membres des différents domaines de structure, d'arriver à exprimer de façon réelle ce que l'étant, dans sa totale diversité, est.

Sur la base de la "différence ontologique" et par cette exploitation des diverses possibilités d'expérience offertes dans les différents domaines d'être qui appartiennent à l'unité de l'univers et la font constante mais multiple, nous obéissons à la vocation primitive de la philosophie: faire l'expérience de la réalité du réel au point de participer à son cours, de croître et de décroître avec lui, c'est à dire de saisir avec lui, dans une expérience toujours ouverte, comment l'être unique et seul se distribue dans l'abondance de ses modes d'être, mais aussi acquiert, par un enrichissement croissant, une unité plus pleine, qui est aussi celle de l'homme.

Le poète antique, si proche encore des premiers grands philosophes de la pensée naissante, Sophocle, fait dire à Œdipe, c'est à dire

à l'homme paradigmatique, cette phrase qui se passe de tout éclaircissement :

Τῆς γὰρ πέφυκα μητρός· οἱ δὲ συγγενεῖς
μῆνές με μικρὸν καὶ μέγαν διώρισαν.
Τοιόσδε δ' ἔκαφς οὐκ ἂν ἐξέλθοιμ' ἔτι
ποτ' ἄλλος,...

(ΟΙΔΙΠΟΥΣ 1082)

“J'ai avec l'Univers, avec sa mobilité, avec ses astres, communauté d'origine. Je crois et je décrois, docile aux alternances de leur sort, mécanisme répondant à leur mécanisme. Et c'est cela mon destin d'homme immuable”.